Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 66 (1978)

Heft: [6]

Rubrik: Anti féminisme

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ANTI FÉMINISME

Féminisme ? Féminisme ?

Avant de parler d'antiféminisme, parlons de... féminisme tout court.

Le mot aurait été inventé par Charles Fourier, sociologue utopiste français qui pratiquait volontiers le néologisme. Et cela en 1837. Le Petit Robert et Benoîte Groult l'attestent.

Tandis que la création du mot « féministe » est attribuée à Alexandre Dumas fils, qui l'aurait employé pour la première fois en 1872. Deux dictionnaires étymologiques, Dauzat et Bloch, s'en portent garants.

La protestation de la femme contre sa condition est très ancienne, le mot qui la désigne l'est donc moins !

Quelle définition donne-t-on du mot féminisme ? Nous en avons choisi deux dans les dictionnaires :

Petit Robert : FÉMINISME, doctrine qui préconise l'extension des droits, du rôle de la femme dans la société.

Petit Larousse : FÉMINISME, tendance à améliorer la situation de la femme dans la société, à étendre ses droits.

La seconde est meilleure. Pourtant, nous préférons encore celle de Nelly Roussel, féministe très engagée du tout début du siècle (1878-1922) :

« Le féminisme est une doctrine de bonheur individuel et d'intérêt général. Il veut, pour chaque unité, le droit et les moyens de vivre sa vie complète, de s'épanouir intégralement dans toute sa personnalité (...) et il veut, pour la société, le concours actif et ouvert de toutes les forces (...)

Le féminisme est, encore, une doctrine de justice. Il se refuse à admettre qu'une créature puisse à la fois être mineure et majeure — mineure dans ses droits, majeures quant à ses fautes — (...)

Le féminisme est enfin une doctrine d'harmonie. Il rêve le couple humain (...) composé de deux unités également conscientes et libres, se respectant, se conseillant, se soutenant mutuellement. » (1906)

S.Ch.

Féminisme : court survol historique

Avant la lettre

Si le mot de féminisme est relativement récent, la lutte des femmes contre leur condition de mineures est ancienne ; l'histoire humaine est jalonnée de personnalités hors du commun qui ont ouvert la voie aux tendances actuelles. Nous ne pouvons cependant remonter... au déluge. Nous laisserons donc de côté les « précurseurs » — oh ! le joli mot, si exclusivement masculin — déjà mythifiés sous la forme de *Diane chasseresse,* de *la « sage » Minerve* ou des *« viriles » amazones !* Nous laisserons aussi de côté les « exceptions » d'avant la lettre, l'intelligente *Christine de Pisan,* l'héroïque *Jeanne d'Arc,* la vaillante *Thérèse d'Avila* et nombre d'autres, bien entendu.

On doit en effet situer la véritable naissance des mouvements féministes aux alentours de 1850 et dans des circonstances assez étonnantes qui nous paraissent spécifiques. Nous allons voir pourquoi.

Les pionnières, ou la période américaine

Aux alentours de 1850, l'Amérique est en guerre : frères contre frères, Nord contre Sud, anti-esclavagistes et esclavagistes. Peut-être a-t-on, par la suite, un peu grossi les faits ; toujours est-il que des femmes, éprises de justice et de paix, se décident à intervenir, telles *les deux sœurs Beecher,* dont Harriet Beecher-Stove demeure l'auteur célèbre célèbre de la « Case de l'oncle Tom », *Clara Barton,* puis, plus tard, d'autres à leur suite, *Lucretia Mott, Elisabeth Cady-Stanton* — mère de 7 enfants — *Lucy Stone,* etc.

Ces femmes courageuses — souvent soutenues par un ami ou un mari féministe — découvrent alors que, privées de tous droits civiques, elles n'ont pas le moyen de se faire entendre. Certaines, à cette même époque, et en Amérique également préoccupées du sort des femmes immigrées et lasses de s'adresser en vain à divers « responsables » en place, décident d'en « appeler directe-

ANTIFÉMINISME

ment à Dieu »... telle est l'origine de la Journée mondiale de prière, qui regroupe actuellement encore, début mars, dans une préoccupation commune, des femmes du monde entier.

Il convient d'ajouter qu'à cette même époque, des femmes françaises se démarquent aussi, à partir du Congrès féministe fêtant le centenaire de 1789, telles *Maria Deraismes, Marguerite Durand, Jeanne Chauvin, Madame Jules Siegfried;* mais leurs motivations ne sont plus celles des femmes de la première heure.

Le feu aux poudres, ou la période anglaise

L'Angleterre victorienne s'est embourgeoisée; la reine elle-même — image de la femme et de la mère « idéale » — n'a-t-elle pas taxé le féminisme naissant : « de folle et sotte manie pour les droits de la femme vers laquelle incline notre pauvre sexe, perdant tout sens de sentiment féminin et de convenance... ». C'est peu après, pourtant, que *Mme Pankhurst et ses deux filles Christabel et Sylvia,* suivies de tout un contingent féministe entament la phase la plus militante du combat. Manifestations de rue, emprisonnement, grèves de la faim, « attaque » du palais de Buckingham servent à attirer utilement l'attention. (L'époque eut même sa martyre, qui se jeta sous les chevaux du roi George V et y laissa sa vie.)

La guerre de 1914 mit fin à cette période de revendications; mais elle allait donner aux femmes l'occasion de se prouver à elles-mêmes et aux autres, en remplaçant, à l'arrière, quatre années durant, les hommes partis pour le front. Se prouver à elles-mêmes... mais aussi, se découvrir capables et y prendre goût. Rien, dès lors, ne serait plus jamais comme avant.

Entre deux guerres, ou la période française

Les femmes ont donc, à leur manière, fait la guerre : pansé, transporté des blessés, conduit des ambulances; fait marcher des commerces, des ateliers, des entreprises. L'une d'elles, sous un nom d'emprunt, s'est même engagée dans un bataillon de chasseurs... Et puis, les voilà qui se coupent les cheveux, portent des robes courtes, le sein plat, la taille sans corset; elles fument, font du sport, prennent des bains de mer en « maillot », oh ! scandale. C'est la révolution de « La Garçonne ».

Mais ces femmes ne sont plus les mêmes. Elles ne pleurent plus, ne boudent plus; souvent, trop souvent, elles n'ont pas eu de père, pas eu de mari. Elles ont travaillé dur pour conserver maison et fortune, ou, ayant perdu l'un et l'autre, elles se sont mises à travailler pour survivre. La femme moderne était née.

L'époque française s'illustre de quelques noms inoubliables : *Edmée de La Rochefoucauld, Cécile Brunswicg, Irène Joliot-Curie* et la grande, la chère *Louise Weiss.* Il faut aussi citer — par exception, outre-Atlantique — *Eleanor Roosevelt,* puis, terminer la période française, un peu au-delà de la dernière guerre avec la parution, en 1949, de l'important ouvrage de *Simone de Beauvoir,* « Le Deuxième Sexe ».

La nouvelle vague anglo-saxonne, ou la dimension collective

En 1963, *Betty Friedan* publie « The Feminine mystique ». Succès de librairie comme « Le Deuxième Sexe »; ouvrage important aussi. *Kate Millet* — Américaine également — emboîte le pas; puis la Nouvelle-Zélandaise *Juliet Mitchell* et l'Australienne *Germaine Greer.* Partant de points de vue différents, toutes quatre aboutissent à la nécessité du combat féministe.

Il en découle pourtant différentes tendances, dont *le Mouvement libéral NOW,* conduit par Betty Friedan et Margaret Mead et *des Mouvements plus radicaux, tels ceux des WITCHES, des REDSTOCKINGS* (« Bas Rouges » en opposition aux anciens « Bas Bleus ») et, finalement, *du SCUM* (Society for cutting up man), le plus radical et le plus violent.

Le nouveau féminisme français

Survient à nouveau un mouvement de pendule du monde anglo-saxon vers la France. D'emblée, il faut citer le gros travail d'*Evelyne Sullerot,* celui, sérieux aussi, de *Pierrette Sartin,* de *Catherine Valabrègue,* les efforts de planning familial de *Lagroua Weill-Hallé...* tout cela peu avant, aux alentours ou à partir de Mai 68.

Mais, en France aussi, le féminisme se radicalise. A partir du tristement célèbre procès de Bobigny et de la fondation de *CHOISIR* et du *MLAC,* il va se fixer sur la bataille pour la contraception et l'avortement que personnifie encore aujourd'hui *Gisèle Halimi.*

La création d'un *Secrétariat à la Condition féminine,* avec *Françoise Giroud* ou les ouvrages pleins d'un humour caustique de *Benoîte Groult,* n'empêchent pas la radicalisation à outrance et l'apparition — comme en Amérique d'ailleurs — de *Mouvements de plus en plus politisés et, il faut bien le dire, de plus en plus marginaux,* comme celui des homosexuelles, par exemple.

Voilà pour le passé lointain ou récent.

Le présent, c'est à nous de le faire.

Et pour l'avenir... nous verrons !

M.L. Jost *(Vivre)*

ANTIFÉMINISME

Est-on antiféministe dans la vie politique ?

Le canton de Vaud a été le premier à reconnaître aux femmes la majorité civique. Il ne devrait donc plus y avoir de problèmes ! Pourtant, nous nous posons quelques questions.

Y a-t-il encore des attitudes antiféministes ? Dans la vie scolaire, professionnelle, politique de notre canton ? Y a-t-il encore des hommes qui ne peuvent s'empêcher de se sentir supérieurs aux femmes et accepter de... collaborer avec elles ? Y a-t-il des femmes qui vous susurrent — les Esther Vilar existent ailleurs qu'en Allemagne ! — : « Moi, je ne suis pas féministe, d'ailleurs, vous les féministes vous exagérez, vous montrez des problèmes là où il n'y en a pas, personnellement je n'ai jamais eu le moindre problème, je gagne autant qu'un homme ! » ?

Hélas oui, il y a encore de tels hommes, de telles femmes. Ceux-là essaient pour leur bonne conscience et avec condescendance de faire une petite place aux femmes, parce que cela est décent aujourd'hui ! Celles-ci manquent d'un élémentaire sentiment de solidarité pour comprendre que leur situation privilégiée n'est pas encore la règle générale.

On ne se débarrasse pas d'habitudes misogynes ancrées en nous depuis tant de siècles.

Sinon y aurait-il encore des critères d'admission différents pour les filles et les garçons, lors de leur entrée au collège secondaire ? Y aurait-il encore des brevets au rabais — pour filles seulement — (écoles commerciales, brevet d'enseignement secondaire...) ? Y aurait-il ce style particulier, ce ton doucereux et sucré employés dans certains discours politiques, lorsqu'ils s'adressent aux femmes, ton et style tout de suite abandonnés quand l'orateur reprend les « vrais » problèmes de la politique ou de l'économie ? Y aurait-il dans certains journaux, ce style de cantine ou de corps de garde, lorsqu'on parle, en période électorale d'une candidate (qui « serait élue pour ce qu'elle a dans le corsage plutôt que dans la tête ») ?

Non, trois fois non !

Mais alors, qu'est-ce qu'elles veulent ?... *Ce que souhaitent les féministes, ce que souhaitent les femmes qui font de la politique,* ce ne sont pas des déclarations fracassantes à propos de la condition féminine, ni de vaines promesses, mais **une collaboration vraie, une discussion valable entre partenaires à propos de tous les problèmes, une représentation digne de ce nom à tous les niveaux.** Cette discussion est-elle possible quand il n'y a qu'une ou deux femmes ici ou là dans les commissions parlementaires, extraparlementaires, dans les tribunaux ?... Peut-on parler alors de collaboration ?

Nous avons affiché un certain optimisme en constatant les progrès de la proportion des femmes dans les législatifs communaux et cantonaux. Optimisme parce qu'il y a progression régulière depuis que nous avons le droit de vote, mais optimisme modéré.

Nous n'avions pas encore cité les proportions d'élues* selon les partis politiques. Il y a là quelques remarques intéressantes à faire :

Parti	*Elections commun. 73*	*Elections commun. 77*	*Elections canton. 74*	*Elections canton. 78*
PDC	13,7 %	24,6 %	12,3 %	0
Libér.	12,7 %	14,1 %	14,7 %	13,5 %
UDC	7,2 %	10,6 %	0	0
POP	23 %	27,3 %	12,5 %	27,2 %
Radic.	6 %	8,8 %	4,2 %	4,5 %
Social.	11,7 %	16,4 %	9,4 %	18,3 %
Moyenne cantonale	**10,3 %**	**13,4 %**	**8 %**	**12 %**

Les proportions signalées dans les deux premières colonnes sont plus importantes, car elles portent sur 43 communes (pratiquant la représentation proportionnelle) et sur plus de 3000 élus, tandis que dans les deux dernières colonnes, il s'agit des % d'un seul conseil législatif : le Grand Conseil.

Conclusions ?

Libéraux d'une part, socialistes et popistes d'autre part, se tiennent partout bien au-dessus de la moyenne cantonale. Le PDC, en ce qui concerne les élections communales, aussi. Serait-ce que ces partis ont mieux résolu le problème de la collaboration entre hommes et femmes ? Serait-ce qu'on a misé sur les femmes pour conquérir ou reconquérir quelques sièges supplémentaires ? Peut-être. Mais les chiffres sont les chiffres !

Que dire des radicaux et de l'UDC, toujours en dessous de la moyenne cantonale ? L'UDC fait de gros efforts pour présenter des candidates, mais les électeurs, encore très traditionnalistes, ne suivent pas. Les radicaux sont les seuls à avoir une élue au Conseil national. Il n'en reste pas moins qu'ils doivent faire une sérieuse remise en question de leur image de marque ! Comment expliquer qu'ils fassent si peu de places aux femmes ? Ils en ont pourtant de remarquables. Serait-ce parce que, parti majoritaire, ils croiraient perdre de leur pouvoir en laissant les femmes en prendre ?

La France, lors des dernières élections à la Chambre des députés, comptait 11 communistes, sur 18 femmes élues. Elle est trop vaste et trop différente du contexte vaudois pour lui être comparée, c'est cependant intéressant à signaler !

Il faudrait bien sûr pouvoir comparer les chiffres vaudois à ceux d'autres cantons, nous ne disposons malheureusement pas des statistiques nécessaires. Mais ce serait une étude intéressante à faire dans le cadre d'une association ou pour la préparation d'un diplôme ! Avis aux intéressées !

S. Chapuis

* Les proportions de candidates se trouvent dans l'étude complète qu'on peut obtenir auprès de l'auteur de l'article, moyennant Fr. 4.— en timbres-poste (petites coupures).

ANTIFÉMINISME

Associations féministes en Suisse romande

L'association pour les droits de la femme (ADF) née de l'ancienne association pour le suffrage féminin concentre aujourd'hui ses efforts contre « toute discrimination dans la Confédération et les cantons », elle cherche à promouvoir l'intégration politique de la femme ». L'ADF se réclame d'un féminisme traditionnel qui s'affirme dans l'ordre social établi. Elle privilégie les contacts avec les autorités, compte sur l'amélioration du statut juridique de la femme comme moyen de meilleure intégration politique et sociale.

Le début des années 70 a vu émerger un nouveau féminisme avec les MLF. Plusieurs tendances se dégagent actuellement, entre la lutte politisée menée entre femmes contre toute forme d'exploitation et le féminisme « radical » qui réserve ses flèches aux discriminations qui frappent les femmes seulement. Une constante : le refus du rôle et des qualités traditionnellement « féminines » dans la société, la famille ; le refus de structures rigides, la volonté de transformation incessante. Les campagnes pour l'avortement et l'ouverture de « centres femmes », lieux d'accueil ouverts à toutes, ont absorbé une bonne partie des énergies de ces mouvements depuis une année.

Les MLF de Lausanne et de Genève sont les plus anciens, les plus divisés aussi. « Le MLF à Genève, c'est un fichier de 500 noms, des groupes hétérogènes qui travaillent aussi bien sur l'accouchement à domicile que sur les centrales nucléaires », résume une militante « radicale ». A Lausanne, quelques femmes font germer « la mauvaise graine », une librairie-galerie pour femmes.

Le MLF neuchâtelois paraît plus uni et structuré, il a préparé activement la dernière votation sur l'avortement, travaille sur le chômage féminin. Dans ces trois cantons, Vaud, Genève et Neuchâtel, des femmes du MLF font partie des commissions syndicales féminines de la VPOD, à Genève d'une commission intersyndicale. Elles encouragent les femmes à entrer dans les syndicats, réclament de meilleures conditions de travail temporaire ou aiaire, des congés-maternité plus longs.

En Valais, le « groupe femme » a fait ses premières armes pendant la dernière campagne sur l'avortement, celui de Fribourg s'est lancé dans « l'affaire Kaufmann », ce gynécologue français remercié par les autorités du canton.

La tendance « lutte de classes » du jeune féminisme s'affirme à Lausanne avec les « femmes en lutte ». Sorties du MLF il y a 4 ans, elles défendent « les femmes les plus exploitées », les ouvrières, sans considérer l'homme comme « leur ennemi principal ». Leur commission syndicale s'adresse aux vendeuses de grands magasins, elles demandent des crèches d'Etat en ville et dans la banlieue ouvrière. Très structuré et uni autour de ses objectifs, ce petit groupe compte 25 à 30 femmes, parfois militantes dans des organisations d'extrême-gauche.

Une association née il y a deux ans défend et encourage les « Mères chefs de famille », des femmes célibataires, veuves ou divorcées qui élèvent seules leurs enfants. 300 membres à Lausanne et environs, des sections dans d'autres régions et cantons, les mères chefs de famille se facilitent mutuellement l'accès aux services sociaux utiles et s'entraident directement à retrouver une vie ouverte et équilibrée.

Isabelle Guisan

La femme dans la B.D. aux U.S.A.

Nous avions le women's lib. (MLF).

Nous avons le superwomen's lib.

Sonia-la-Rouge, « la diablesse à l'épée », affrontait un destin fatal. Jimodo, le géant, avançait en brandissant un fouet et une masse.

— C'est un honneur pour toi, petite minable, d'être tuée par le grand Jimodo, rugit-il. Mais Sonia brandit son épée, coupa le fouet et perça le cœur du géant d'un seul coup.

Whoopee ! Un destin semblable menace les ennemis de Medusa-aux-cheveux-vivants, ou même Power Girl, lointaine cousine de Superman, qui arrive de la planète Krypton.

Ces dames musclées ne sont qu'un exemple des super-héroïnes de B.D. qui, bâties comme Raquel Welch et vêtues comme la femme de Tarzan, démolissent les murailles et enfoncent les crânes.

Miss Marvel, la Femme-araignée, Sonia-la-Rouge, Wonder-Woman et Miss Xamanta, Maîtresse-de-l'occultisme, ont rejoint les héros.

Les éternelles collégiennes Betty et Veronica sont devenues partisanes du MLF. Leonard Darvin, administrateur de « Comics Magazines Ass. », explique : les enfants d'aujourd'hui n'admettent plus les rôles de femmes exploitées.

Des dures — Comme leurs collègues mâles, les super-héroïnes combattent les méchants, parlent en ! et peuvent même se déshabiller (elles ne sont jamais violées).

Comme les gars, chacune a sa super-arme : Medusa ses cheveux-serpents, Miss Marvel sa force surhumaine, la Guêpe son aiguillon.

Non seulement les super-héroïnes combattent les affreux, elles doivent aussi tenir en respect leurs alliés mâles et chauvins.

Les féministes ne sont pas tous enchantés de cette nouvelle tendance. La question se pose : ces super-héroïnes sont-elles des symboles valables de libération ?

«Je ne vois pas pourquoi il faut être super-femme pour prouver que vous êtes quelqu'un» dit Betty Friedan.

Un éditeur du groupe «Marvel Comics» est d'accord que ces super-femelles sont exagérées, mais aussi que c'est nécessaire. «Une fois que nous aurons surmonté notre culpabilité pour la façon dont nous avons traité les femmes autrefois, nous pourrons devenir réalistes». Pour Janette Kahn (DC Comics) il faut créer héros et héroïnes qui peuvent accomplir ce qui nous est impossible.

Réalisme — Cette fameuse super-héroïne est encore un peu vague : Mary Marvel, en pleine bagarre, réalise que son costume est gênant. Elle arrache ses manches puis réfléchit : «Je me bagarre à mort en me demandant de quoi j'ai l'air, ohlala — et ma prise de conscience !»

Antiféminisme pas mort — Il faut bien dire que Mary Marvel et ses copains habitent un monde mâle. Les 200 titres publiés chaque année aux U.S.A. sont écrits par des hommes et les 250 millions de B.D. vendues annuellement sont surtout lues par les garçons. De plus, les B.D. sont dessinées entièrement par des hommes, dont certains viennent à protéger les super-women dans leur nouvelle égalité. Dans un épisode récent de Robin : «Le gars-miracle», celui-ci se trouvait face à face avec une meurtrière affreuse ; Robin était censé saisir la femme fatale et l'écraser contre un mur de briques. Le dessinateur tenta de protester : «Robin pourrait peut-être l'assommer ?» «Non, rugit l'auteur du texte, plus maintenant, il va l'**écrabouiller** !»

B. von der Weid

ANTIFÉMINISME

Littérature antiféministe anglo-saxonne

Bien que le féminisme ait acquis aux U.S.A. un succès superficiel, l'égalité entre hommes et femmes reste mal discernable. La plupart des Américains sont d'accord d'améliorer le statut des femmes, mais cet accord n'est jamais donné au nom du féminisme, et il reste marginal.

Dans la littérature antiféministe récente, on peut chez les Anglo-Saxons noter certains ouvrages intéressants:

«Le suicide sexuel», de Georges Gilder, «Le patriarcat inévitable», de Steven Goldberg, la «Nouvelle Chasteté», de Midge Decker et le «Prisonnier du Sexe», de Norman Mailer.

Ce sont quatre écrivains intelligents, et on ne peut pas nier aisément leur prose. La réponse évidemment, est qu'ils n'ont pas entièrement tort, mais leur rôle est plus facile puisqu'ils renforcent des points de vue traditionnels, le désir de valeurs stables et d'identités non menacées.

Il n'y a cependant pas d'unité antiféministe, et ces auteurs se contredisent souvent. Une idée centrale est qu'il est faux de proclamer qu'il n'y a pas de différences essentielles entre hommes et femmes. Mais inutile de démolir le féminisme pour en arriver là, égalité ne veut pas dire identité.

Midge Decker, dans la «Nouvelle Chasteté et autres arguments contre la libération des femmes», *est la plus sévère bien que femme elle-même:*

«Le MLF ne demande en fait pas l'égalité ni un désir de liberté. En examinant ce mouvement de plus près, on voit qu'il traite des difficultés qu'éprouvent les femmes avec les droits et les libertés qu'elles ont déjà obtenus.

C'est l'angoisse devant cette liberté toute neuve qui fait les ménagères névrotiques, les secrétaires frustrées et les féministes militantes. La notion de suprématie mâle est une excellente excuse qui allège les femmes du sens des responsabilités.»

Toujours d'après Decker, les MLF révèlent leur vrai désir: celui de ne plus être mères, ce qui déterminerait une haine d'elles-mêmes. Elles ne veulent pas devenir mâles, mais plutôt non-responsables, à nouveau adolescentes. Et Decker assimile certaines réactions féministes à des «caprices d'enfant».

On peut sauter en l'air devant cette argumentation, mais l'auteur est assez convaincante en parlant des femmes qui fuient les responsabilités adultes dans une communauté ou dans le mariage bourgeois.

Georges Gilder (Le suicide sexuel), *attaque les féministes car elles désirent les droits que Midge Decker considère acquis: salaire égal pour travail égal, formation professionnelle semblable. Pour Gilder, cette demande constitue une menace à la sexualité traditionnelle, sur laquelle repose notre civilisation. «Il ne peut y avoir de termes d'égalité entre les sexes, sans sous-entendre un suicide sexuel».*

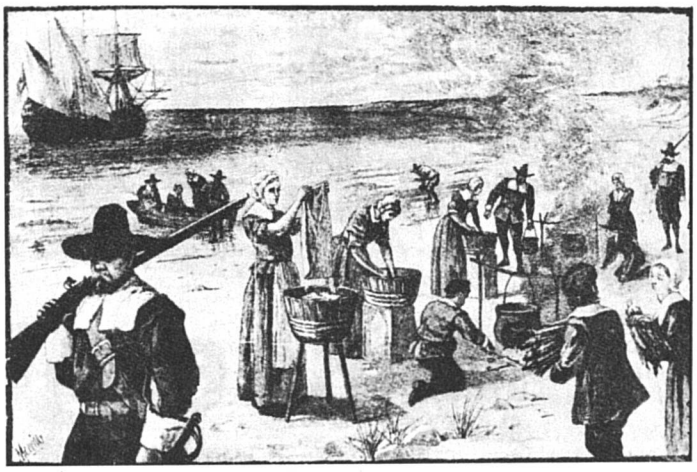
«Il n'y a pas d'êtres humains, seulement des hommes et des femmes... Eros est la source de notre volonté, vitalité et créativité», et le sexe «la pulsion la plus forte qui motive la vie humaine». Tous les problèmes sociaux — abus de drogues, familles désunies, criminalité — résultent d'une «déformation fondamentale de la sexualité».

Pour Gilder, la femme est cependant sexuellement supérieure en assumant la maternité, alors que l'homme ne voit pas son rôle de père comme une identité, mais recherche celle-ci dans des activités agressives et extérieures.

Norman Mailer dans son «Prisonnier du Sexe», *a bien agacé les féministes comme Kate Millett. Il voit le destin de la femme dans son utérus, qui transcende ce qu'elle voudrait devenir. Il partage avec Gilder la notion que l'homme est «fragile» et admet que le «principal préjugé mâle, c'est que les femmes ont déjà la meilleure part dans la vie».*

Si Mailer voit dans la procréation l'ultime symbole de la différence sexuelle, si Decter crie que les femmes refusent cette différence parce qu'elles sont furieuses d'être femmes, si Gilder supplie les femmes de se différencier des hommes,

Steven Goldberg (Patriarcat inévitable) *examine plus avant cette idée de différences biologiques entre sexes et conclut que la nature même de ces différences implique la domination du mâle. L'agressivité mâle est provoquée par l'hormone mâle, la testostérone. Or cette*



agressivité n'oppresse pas les femmes puisqu'elle est dirigée vers le succès ou la domination — les femmes, limitées par leur physiologie ont une puissance «centrale» dans le «rythme des choses» autrement dit doivent trouver leur place au foyer. Goldberg renforce aussi la notion de mâle dominateur en parlant de son aptitude aux abstractions logiques, et donne des exemples (que l'on retrouve partout, tels que champions d'échecs, Aristote, Rembrandt ou Marx). Il consacre un chapitre aux «Confusions et Erreurs dans l'âme féministe» qui ne peut d'ailleurs les éclairer puisqu'elles sont à priori incapables de raisonner logiquement.

Que penser *de toutes ces affirmations? Peut-être comme Henry Kissinger, que «nous sommes aujourd'hui coincés entre de vieilles conceptions politiques et un environnement totalement nouveau, entre l'inefficacité de l'état et les nouveaux impératifs d'une communauté globale».*

Ce terme, communauté globale est neuf; en effaçant les stéréotypes et les mythes, en demandant des droits égaux pour tous, le féminisme aide à créer les conditions d'une recherche intègre dans la nature de la féminité et de la masculinité, apprécier les différences inhérentes et surtout reconnaître la réalité humaine transcendante qui nous unit tous.

B. von der Weid

Sources: «A Look at antifeminist literature», *Gayle Morrison.*

L'antiféminisme, par Benoîte Groult *

«Il existe mille et une manières d'être misogyne. Ceux qui comptent sur les femmes pour assurer la survie de la famille au nom du bonheur des femmes, ceux qui prétendent les défendre contre elles-mêmes, ceux qui les vénèrent en tant que mères, ce qui permet de les mépriser en tant qu'objets sexuels, ceux qui ne peuvent se passer d'elles, ceux qui cherchent à leur «épargner le travail exterminateur et la promiscuité des manufactures», ceux qui se réfèrent sans cesse aux prétendues lois de la Nature dès qu'il s'agit des femmes, ceux qui estiment que, plus instinctives, elles doivent être des médiateurs entre l'univers et eux, ceux qui ne rendent hommage qu'à leur beauté, complémentaire de l'intelligence virile, «ceux qui pieusement, ceux qui copieusement...», tous ceux-là sont des misogynes, et d'autant plus dangereux qu'ils l'ignorent ou le nient.

Les misogynes cousus de fil blanc ne font plus peur à grand monde. (...)

Mais comment nous délivrer des autres? Des misos subtils, des misos naïfs, des misos galants qui font appel à «ce qu'il y a de meilleur en nous», et qu'ils ont pris la peine de définir auparavant? Quand cesserons-nous de nous laisser impressionner? Quand nous convaincrons-nous que ce qu'il y a de meilleur en nous, de plus authentique, c'est à nous-mêmes de le découvrir et de ne plus nous laisser dicter par des «autorités morales incontestables», parmi lesquelles ne figure jamais une femme?»

* *Le féminisme au masculin* (Denoël-Gonthier)